Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 40 (1902)

Heft: 44

Artikel: A l'instar de Barnum

Autor: Thou, E.-C.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-199637

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 29.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

pouvait plus rien me faire apprêter à ces heures (il était 9 $\frac{1}{2}$ h. du soir). Il finit pourtant par me donner deux ou trois œufs.

Je le priai ensuite de me faire apporter de quoi écrire. Sur quoi, au lieu de me dire courtoisement: « Veuillez, je vous prie, vous donner la peine de passer dans la salle à côté, vous y trouverez tout ce qu'il vous faut » ou quelque chose de semblable, il me rabroua par ces mots prononcés avec la plus parfaite mauvaise grâce: « Non, non, cela ne se peut pas, je ne vous donnerai pas d'encrier-ici; on n'écrit pas ici; dans la pièce à côté, tant qu'il vous plaira. » Cette singulière politesse me coupa la parole; je ne pus que m'incliner pour remercier l'hôtelier de sa prévenance et je passai dans la chambre à côté...

M. Don Juan Gracia del Rey quitte Genève le lendemain, toujours par une pluie battante, et monte dans l'express Lausanne-Bâle. Il y rencontre un prêtre français avec lequel il s'entretient jusqu'à Fribourg. A partir de là il peut enfin jeter un coup d'œil sur le paysage.

Fatigués par les tons jaunes et bruns de nos plateaux castillans, mes yeux se plongent avec délice dans le bain de verdure que leur offrent les paysages du Nord, les magnifiques sapinières dont la forte senteur pénètre par moments jusque dans les wagons qui filent devant elles. Qu'il me serait doux de voir quelques-unes de ces forêts autour de notre capitale! Ce qu'il y a de particulièrement drôle dans ces tableaux, ce sont les toits des fermes hauts et roides, qui parlent d'un climat pluvieux et dont quelques-uns, couverts de mousse, ressemblent à des carcasses de tortues gigantesques, sous lesquelles les parois de bois disparaissent presque entièrement.

Le train entra dans la gare de la capitale suisse. Une effroyable cohue envahissait le quai. J'y remarquai une bande de disgracieux personnages mis d'une façon presque ridicule. Leurs vêtements étaient couleur terre ou vertépinards et ils avaient pour coiffure des espèces de chapeaux de chasse de teinte uniforme, ornés pour la plupart d'une plume de coq qui se dressait avec fierté. Ce glorieux accoutrement faisait le plus singulier contraste avec des faces bouffies, pâles ou écarlates, et avec des tailles qui avaient assez souvent un air de tonneau à pétrole. Une chose frappait surtout chez ces créatures étranges et les rendait d'un comique presque irrésistible, c'est que les femmes se distinguaient à peine des hommes. Non seulement, elles étaient fagotées à peu près comme eux, ayant des vestons de même coupe et de même nuance; mais les traits de leur visage et leurs gestes avaient encore la même inélégance, la même rudesse. De tels êtres nous plongent dans l'étonnement et l'hilarité, nous autres Espagnols qui sommes habitués à rencontrer même chez le plus pauvre paysan les allures et les manières d'un hidalgo et qui, selon le mot de notre grand poète Lope de Vega, nous estimons tous de si haute naissance que seule la nécessité de servir distingue nos pauvres de nos riches.

Tous ces bonshommes et toutes ces bonnes femmes de la gare de Berne étaient lourdement chargés de besaces, de sacs et de havresacs, et tous étaient armés de lances de deux mêtres de long, qui s'élevaient au-dessus de la foule grouillante comme les piques dans le fameux tableau de Velasquez. Quels étaient donc ces gens? Des lansquenets? des âniers et des ânières? ou bien des mystificateurs? J'appris plus tard que c'étaient des touristes allemands, comme il en vient chaque été en masse dans les montagnes de la Suisse. Leurs perches de deux mètres leur servent à gravir plus commodément les pentes (rapides des Alpes...

A part ces excursionnistes, on voyait encore dans les gares suisses un grand nombre d'hommes d'allures vulgaires, laids, trapus, ramassés, muselés, aux jambes courtes. Les uns portaient une culotte blanche. J'en vis qui étaient armés du fusil Mauser (sic). D'autres promenaient des bannières brodées ou, en dignes descendants des anciens Germains buveurs d'hydromel, portaient sur l'épaule de grandes cornes à boire. Plusieurs faisaient entendre, de leurs rudes gorges, des chants énergiques. Ces personnages étaient en fête. Ils font partie de sociétés de tir et de gymnastique qui, à ce qu'on me dit, sont innombrables en Suisse. C'est sur eux principalement que repose la force de ce pays démocratique et c'est par eux qu'il est gouverné.



— Faut-il mettre pour le déjeuner la boîte de sardines que monsieur a rapportée hier de la pêche?

On vilho rance.

L'est portant on rudo défaut que d'être pingre; tandi que y'ein a qu'ont adé lo tieu su la man et que baillériont mimameint cein que lào fà fauta po férè on serviço, diéro ne vaiton pas dè clliào retsà que se corzont pi mau lào medzi et qu'audriont mimameint teindre la demi-auna, se l'ouzávant.

L'est dinse qu'ètai lo vilho Frelu, que démâoravè dein 'na galéza carraïe frou de vela et ïo viquessai tot solet avoué on vôlet po l'aidhi à sailli dao lhi, ka l'avai du grantein dai douleu pè lè piautès, et 'na serveinta po lai fèrè sè repés.

Lè guignons ne lài gravavant pas dè dremi, kà l'avai ao mein 'na demi-lotta d'aqchons dè la Banqua et dè la Tièce, sein compta lè dzaunets que catsivè dein son terein. Ma, lo diabllio, l'est que l'ètai rance qu'on tonaire, jamé ne fasai serviço à nion et ne s'ètai jamé fé dai z'eintorses ein coresseint après lè pourro po lao bailli oquiè.

Lè dzeins dè vela ont prào la moùda, sai ào bounan, à Pàquiè et à Tsalanda dè s'einvità lè z'ons tsi lè z'autro po medzi dài fins bocons, et clliào qu'ont ètà fricottà dinse dussont per honètètà reindre à lào tor et férè assebin on petit tire-bas po lè z'amis, coumeint dè justo. Frelu ètài dza zu dinà trai iadzo tsi l'on, quatro tsi d'autro, mà jamé ne reindài, po cein que ne sè tsaillessài pas dè sè mettrè ein frais; assebin lè z'amis, quand l'ont cein vu, sè sont de: «L'est on franc maulhonèto! ràva por li!» et du adon, ne lài ont perein rede, ni rez'einvità. Et l'est bin fè, n'est-te pas ?

Mâ, lo vilhio s'est bin démaufià porquiet lè z'amis lài fasiont ti la potta et, po lè férè reveni dè bouna, s'est décidà dè tré ti les z'einvità 'na né, po férè on bon repé.

Lo dzo ein quiestion, l'ètiont bin 'na treintanna à rupà à trabllia, tsacon a bin medzi et bu à remoille-mor, kâ rein ne manquâvè; pu sè son boutà à ein einmoudzi cauquenès.

Mà tandi que tsantâvant et trinquottâvant, vouaiquie qu'on oùt dâi bouailarès et dâi bramarès d'einfai quiej dévant et Zidore, lo vôlet à Frelu, qu'arrevè tot époairi âo pailo, derè cauquiès mots à l'orolhie dâo vilho.

— Qu'est-te çosse? Y'a-te lo fu? démandiront lè compagnons.

— Na! n'est rein! Estiusâ-mé pi 'na menuta, lâo fà adon lo vilho rance, m'ein vé vaire!

Cinq menutès aprés, lo vilho revint, tot émochena et lè larmo ai ge, avoué lè mans tot'einsagnolaïès.

— Que l'âi a-te ? Qu'est-te arrevà ? firont lè z'einvità.

— Ah! na! mè pourro z'amis! A Dieu mè reindo! quin malheu! fà Frelu; n'y a que 'na vouarbetta, qu'on pourr'ovrâi, qu'a cinq z'einfants, ein vollieint rateni ion dè sè bouébo qu'allâvè rebattâ dezo lè ruès d'on dè clliâo pecheints tombérès dè tserrottons, que passâvè quie dévant, s'est laissi accrotsi pè 'na rua que lài a rontu on bré et démet dâi coûtès. Pourr'hommo! pourro z'einfants! que vont-te deveni tandi que lo père sarà à l'hôpetau!

Adon, quand vé que tsacon sè lameintavè su cé pourr'ovrâi et sè bouébo, Frelu sè laivè et lào fà, tot ein segotteint:

— Eh bin, lè z'amis, ne faut pas que sai de que 'na galéza fita botsè dinse tristameint; al-lein, faseins trê ti 'na boun'aqchon! Et le preind n'assiéta, lâi voudhiè lo tot premi son porta-mounïa dedein et l'assiéta baillè lo tor dè la trabllia.

Tot lo mondo avai oru lè boailares et vu Frelu tot einsagnolà pè lè mans, tsacon bailla, lè z'ons dix, lè z'autro veingt francs, et quand l'ont zu fini la coletta, m'einlévine se n'y avai pas me de trai ceints francs dein l'assiéta.

Pu tsacon s'est reintra tsi li, tot dié d'avai fé 'na boun'agchon.

Må, clliào que n'ont pas recaffà lo leindéman, l'est lè z'amis einvità, quand l'uront apprai que l'ovrài ein quiestion sè portàvè asse bin que vo et mé et que lè bramaïès et tot lo détertin que l'aviont oïu n'étiont que dài frinmès que cé bracaillon dè Frelu avai manigancé, d'accoo avoué son Zidore, po poai férè la coletta et reintrà dinse dein lè frais dè son soupà.

A l'instar de Barnum.

Jean à *l'huissier* n'est pas « tant illuminé » comme on dit chez nous. Il n'a rien inventé e' n'inventera probablement rien.

Cela n'empeche point, n'est-il pas vrai, de se payer quelques petites distractions. C'est ainsi que Jean était allé voir le cirque Barnum en compagnie de sa femme Sophie — car il a une femme, pas trop laide même et dont l'intelligence est à peu près au niveau de la sienne. — Ce qui l'a le plus émerveillé, renversé, stupéfié, ce sont les cochons dressés.

En regagnant son logis avec sa femme, il ne parlait que de la chevauchée du paillasse, et du paysan emporté dans sa charrette par un de ces petits cochons.

Pendant la nuit qui suivit cette mémorable journée, Jean eut une idée — il en avait de temps en temps. — Puisqu'il est possible de dresser des cochons, se disait-il, il n'y avait pas de raison pour que lui, Jean à l'huissier, n'arrivât pas à faire exécuter au sien les tours qu'il avait vu faire au cirque. Son cochon était comme tous les cochons et Jean le croyait aussi bien doué naturellement que ceux de Barnum.

Le lendemain, « sur l'heure où la joyeuse aurore aux doigts rosés déchasse les ténèbres nocturnes », comme dit Rabelais, notre homme procéda au premier essai de dressage. Aidé de sa femme qui n'osait contrarier son projet, il tire sa bête de l'étable et l'amène dans le verger. Jusque-là, rien de bien difficile. Il s'agissait maintenant de commencer le premier exercice. Jean, qui n'avait perdu aucun détail de la représentation américaine, se sou-

venait qu'on avait d'abord fait grimper les porcs sur un petit tonneau placé debout. Il envoye sa femme chercher une seille à savonner, formée d'une moitié de tonneau à pétrole. Il place ce cuvier rustique au beau milieu du verger et sens dessus dessous, puis il se met en devoir de faire grimper l'animal sur cette plateforme.

C'est ici que commencèrent les difficultés. Le cochon tournait autour du cuvier, mais ne paraissait pas avoir la moindre envie de tenter l'ascension. Jean avait beau lui montrer du doigt la petite terrasse, le maintenir par les oreilles, tandis que Sophie poussait l'animal par derrière, celui-ci secouait la tête et cherchait des faux-fuyants. Tous trois commençaient à trouver l'exercice n° 1 bien agaçant, lorsque la femme eut l'idée ingénieuse de placer sur la seille un chou de la plus belle venue, arraché au potager voisin. Le moyen était bon-La bête flaira l'appât, tendit le cou, ouvrit la bouche et finit par poser deux pieds sur le bord du demi-tonneau. C'était le moment psychologique. Jean s'en rendit compte. Il poussa vigoureusement sa bête, aidé de sa femme, en soulevant le train de derrière, et réussit à placer sur la plateforme le cochon tout entier. Le couple alors échangea un regard de triomphe!

Et Jean dit à Sophie: « Voilà déjà un bout; il nous faut continuer par le tuyau ».

Cette fois, il s'agissait de faire passer et repasser le porc dans un tuyau de grandeur convenable, posé sur le sol. Jean en possédait un, en ciment, inutilisé lors de l'établissement d'une conduite d'eau. Il le roula auprès de sa bête, qu'on avait redescendue assez facilement de son tonneau et qui était occupée à regarder le bout de son nez.

Comment amener le cochon à traverser ce tunnel? Problème difficile, mais que Jean se flattait pourtant de résoudre avec le temps. Plusieurs fois il ramena l'animal en face de l'ouverture. Le maudit quadrupède n'essaya même pas d'y passer. Il fallut recourir une deuxième fois au stratagème des choux. Sophie en plaça quelques-uns au milieu du passage. Le porcles vit parfaitement; il résista à la tentation, et pour cause. Ce que voyant, l'homme résolut de précipiter les événements. Profitant d'un moment où la bête lorgnait les choux appétissants placés diaboliquement hors de ses atteintes, il la tamponna vigoureusement par le bout où la nature a attaché la queue, tandis que la femme, à l'autre extrémité du tube, brandissait une rave pour amorcer la victime. Celle-ci, obéissant à ces forces diverses, agissant à la fois par devant et par derrière, surtout par derrière, avança de quelques centimètres dans l'étroit sentier.

Jean redoubla d'efforts et tamponna de plus belle. La pauvre bête avança encore quelque peu, puis demeura immobile; seule, la queue tirbouchonnait tant et plus. Voici ce qui était arrivé: lors de son entrée forcée dans l'étroit passage, les jambes antérieures du cochon s'étaient trouvées repliées sous son corps. L'animal se trouva tellement pressé dans sa gaîne de pierre, qu'il ne put ni avancer ni reculer; toutes ses tentatives pour se délivrer ne faisaient que l'emprisonner plus complète-

Que faire? Jean et Sophie tournaient et retournaient autour du tuyau, qui menaçait de devenir un tombeau. La femme, naturellement, se mit à faire de sanglants reproches à son mari:

Aussi, pourquoi prendre un tuyau si étroit, Jeannot! Tu n'as point d'idées!

Et Jean de répliquer:

- Si tu ne lui avais pas tant donné de pommes de terre à son déjeuner, il pourrait passer, c'est son gros ventre qui l'arrête!...

Mais la gravité des circonstances fait surgir

les hommes de génie. Il lui vint une idée encore à notre Jean. Il courut à la remise, empoigna un énorme marteau pesant bien quarante livres et frappa à coups redoublés sur la carapace de ciment, Le ciment était dur, selon son habitude. Il résista. Jean s'entêta et frappa ferme. A chaque coup, le prisonnier redoubla de cris et les deux jambes encore visibles s'agitèrent frénétiquement, tandis que la queue prenait des formes inimaginables. Enfin, un coup suprême, le coup du désespoir, fait voler en éclats le tuyau, en arrachant à son habitant un hurlement de douleur... peut être de joie... Il était libre! Il revoyait la douce clarté du soleil!

C'est à ce moment même que commença sans que Jean y eût le moins du monde songé - le troisième et dernier exercice : le cochon affolé s'élança droit devant lui. Il passa entre les jambes de son maître - aussi court de jambes que d'esprit. Et Jean se trouva à cheval sur sa bête, la face en arrière. Si bien que son marteau s'échappa de ses mains, son chapeau roula dans l'herbe et, comme Mazeppa dans la steppe, il fut emporté. Il se cramponna des deux mains à la queue, le corps aussi droit qu'une faucille. Oncques ne vit si étrange équipage! Cependant le cochon, rapide comme les aquilons, renversa Sophie et sa rave, traversa le verger, bondit jusqu'à la route et, avisant un trou dans la haie qui la borde, s'y faufila sans hésitation. Jean fut horriblement déchiré par les ronces; et, comme il ne put suivre sa monture à travers la haie, il fut déposé, un peu brusquement, sur le bord du fossé. Mieux semblait homme mort que vif. Sa femme le trouva sanglant et sacrant comme un beau diable. Elle l'aida à se relever et lui dit en manière de consolation:

« Vois-tu, Jean, si le second exercice a raté, le troisième a réussi au tout fin: les cochons à Barnum ne trottent pas si bien que le nôtre! » E.-C. Thou.

Boutades.

- L'âge de ma femme?... Pas fichu de le savoir ; je ne sais depuis quand elle s'obstine à se donner vingt-neuf ans.

- Oh! bien moi, mon cher, je dois avouer que la mienne est plus raisonnable; j'ai fini par la décider à entrer dans la trentaine... Il est vrai que, depuis, je n'ai jamais pu l'en faire sortir.

L'avis suivant, que nous glanons dans une de nos feuilles est un exemple frappant des effets d'une mauvaise ponctuation.

« Perdu un joli chien, courant à pattes blanches avec la queue, les oreilles le museau et le ventre; d'un beau pelage roux, portant un collier marqué des initiales B. R.

Le ramener, etc., etc. »

L'autre jour, à la rue de Bourg, un monsieur éternue bruyamment en causant avec une ravissante jeune femme.

A vos souhaits, monsieur!

- Vous vous engagez peut-être beaucoup, madame!

Dans le train de la Broye.

- Eh bien, mossieu, on a beau n'être pas superstitieux, y a toujou certaines idées qu'on se fait comme ça, sans savoir pourquoi. Ainsi, moi, jamais je ne monterai dans un train le premier vendredi du mois, surtout si y tombe enco su le treize.

M. R..., employé au bureau des ***, n'est pas précisément atteint de la fièvre du travail. Cette insouciance fait le désespoir de sa femme, qui s'épuise en vaines remontrances.

Avant-hier, tandis que M. R. prend sa canne,

allume son cigare pour se rendre à la brasserie où l'attendent ses amis :

Quand rentreras-tu, mon chéri? lui demande madame avec douceur.

– Est-ce que je puis te le dire? .. je ne sais pas .. quand ça me plaira, probablement.

Alors, la bonne femme enflant la voix et prenant des airs d'autorité conjugale:

Quand ça te plaira, soit; mais pas plus tard, entends-tu!

On nous a conté que, la semaine dernière, un brave père de famille, sans travail, s'est trouvé dans la triste obligation de vendre quelques bibelots, au nombre desquels, chose étrange, une peinture assez remarquable représentant Charlemagne.

Il se rend chez un brocanteur.

Ce dernier tourne et retourne le tableau dans tous les sens, puis, après l'avoir bien examiné:

 Cette peinture ne me semble pas avoir une grande valeur, dit-il,... excepté pour quelqu'un qui serait de la famille.

Un de nos abonnés nous transmet une cartecorrespondance dont voici le contenu (nous supprimons les noms propres):
...le 24 octobre 1902.

Monsieur ...,

Impossible de descendre le 26 courant; si vous voulez un porc pour le lundi suivant, je suis à votre disposition. Vous me donnerez une réponse, s. v. p. Votre dévoué

Une bande joveuse s'amusait à lancer des débris d'huîtres depuis le balcon d'un restaurant. Passe un monsieur qui reçoit quelquesuns de ces coquillages sur son chapeau. Il lève les yeux, et s'adressant aux coupables:

Dites donc, là-haut, vous feriez bien de ne pas jeter vos maisons par les fenêtres.

THÉATRE. - « Ce n'est pas pour les pensionnats », avaient dit les journaux, en annonçant la représentation de Zaza, de Pierre Berton. En effet, Pierre Berton n'est pas Molière, pour plusieurs raisons, et voilà surtout pourquoi nos demoiselles ne pouvaient entendre sa pièce. S'il a donc été privé jeudi de « la note gaie que donnent à la salle les toilettes claires et les frais minois de nos petites pensionnaires », M. Darcourt n'en a pas moins eu une « très belle salle », où les messieurs avaient la majorité. Quand ce n'est pas pour les pensionnats, c'est pour une quantité d'autres personnes, parmi lesquelles beaucoup dont on ne se douterait pas.

Quant à la pièce, elle ne nous a pas paru justi-fler la mention spéciale qu'on en a faite; elle rentre dans le gros tas. La donnée, ni la façon de la présenter ne sont très nouvelles et il semble que bien des personnages pourraient être supprimés, sans déficit. Interprétation excellente; Mme Sybel-Bardet a été particulièrement fêtée. Mise en scène très soignée. - Demain, dimanche, à 8 h., La Tosca, de Sardou, ou le triomphe de Sarah Bernhardt, qui, dans ce rôle, vient de mettre Berlin en émoi. On a même crié « Vive la France! », Unter den Lin-

KURSAAL. - Une première hier soir, à Bel-Air, Le Testament, une pièce vaudoise de M. Ch. Yung, un auteur lausannois. Nous aurons occasion d'y revenir, car la pièce tiendra certainement l'affiche quelque temps. A côté de cela, programme très varié et très attrayant.

Récital sScheler. -- Mardi quatrième et avantdernier récital. Le succès va croissant, ainsi que nous le prédisions samedi dernier.

La rédaction: J. Monnet et V. FAVRAT.

Lausanne. - Imprimerie Guilloud-Howard